

## LIV

A LA REINE DES BELGES

Mercredi 28 juillet 1835<sup>1</sup>.

Je t'écrirai demain, ma chère, les détails. J'ai *tout vu*. Ce malheureux Trévise a été tué à côté de moi. Le Roi et mes frères ont été admirables de sang-froid. Maintenant, justice, mais point de *réaction*. Punissons, mais *n'exploitons pas*. A toi de cœur, plus que jamais. Parle de moi au roi Léopold. Demain, je te dirai ce que j'ai *vu*.

F. O.

P.-S. — J'avais des pressentiments.

## LV

A LA DUCHESSE DE TALLEYRAND<sup>2</sup>  
(NÉE PRINCESSE DE COURLANDE)

28 juillet 1835, 6 heures du soir.

Vous savez déjà, madame, l'horrible catastrophe du boulevard du Temple, et j'ose corapter qu'en ap-

1. Après l'attentat de Fieschi.

2. Elle portait alors le titre de duchesse de Dino.

prenant cet affreux événement, vous avez compris et partagé ce que nous avons tous éprouvé et aussi ce que moi surtout j'ai souffert. Il y a de ces douleurs atroces qui ne peuvent s'exprimer ni se décrire. Figurez-vous ce que j'ai ressenti jusqu'à ce que j'aie touché, debout et vivants, ceux qui me sont chers. Mais les faits parlent assez d'eux-mêmes et les réflexions ne font qu'affaiblir l'horreur de la vérité. D'ailleurs, l'attachement dont vous avez donné tant de preuves à ma famille et l'amitié dont vous avez eu la bonté de m'assurer vous feront deviner ce que je passe sous silence.

Voici ce que j'ai vu, j'en garantis la rigoureuse exactitude. Tout allait à souhait, le temps était beau et doux, la garde nationale nombreuse et saluant le Roi de fréquentes et vives acclamations, le peuple gai et bienveillant, les troupes dans une tenue parfaite. Tout le monde était heureux. Cependant de tristes pressentiments que ne justifiait d'ailleurs aucun avis de la police agitaient mes deux frères et moi. A l'insu du Roi, dont vous connaissez l'éloignement pour tout ce qui ressemble à une précaution, nous nous étions concertés sur les moyens de garantir notre père autant qu'il était en nous de le faire. Pour cela nous convînmes, quand le Roi passerait sur le front des troupes, de nous placer deux auprès de lui du côté opposé à la troupe, et l'autre à la hauteur de la croupe de son cheval entre la troupe et lui.

Après avoir plusieurs fois alterné avec mes frères, c'était moi qui étais à ce dernier poste, lorsque le cortège arriva sur le boulevard du Temple, à la hauteur du jardin Turc et en face des Funambules. Là se trouvait le premier bataillon de la 8<sup>e</sup> légion. Le colonel, M. de la Rue, et le lieutenant-colonel, M. Rieussec, après avoir salué le Roi, poussèrent leurs chevaux pour suivre. Simultanément mes regards avaient été attirés du côté opposé du boulevard par des spectateurs placés dans les arbres et sur les toits des théâtres Franconi et autres... Tout à coup je vois une épaisse fumée, et une jalousie fermée vole en éclats. Je pousse mon cheval, cherchant à me faire le plus grand que je peux. Une détonation, semblable à deux feux de peloton mal ordonnés, se fait entendre, et, pendant que les balles sifflent, je vois le duc de Trévise lever ses bras au ciel et tomber tout de son long sur le pavé. J'ai vécu un siècle dans ce dixième de seconde. Déjà mes frères s'étaient jetés sur notre père, et Joinville, avec un sang-froid rare à son âge, avait saisi la bride du cheval du Roi qui se cabrait, blessé d'une balle au cou, et cherchait à l'entraîner en avant.

Dans mille fois moins de temps qu'il n'en faut pour le raconter, le capitaine d'artillerie Villatte venait tomber sur mon frère Nemours et rougir son pantalon; des gardes nationaux, des femmes, des enfants tombaient. Alors un mouvement indéfinissable eut lieu. Une partie de la garde nationale fran-

chit le boulevard à toute course aux cris de : « Vive le Roi ! Vengeance ! » M. de Laborde et M. de Flahault, dont le cheval était blessé, entrent à leur tête dans la maison, et l'on s'empare de l'assassin mourant ; d'autres se groupent autour du cheval du Roi qui les rassure avec une présence d'esprit et un calme dont tous les vieux militaires qui l'entouraient étaient stupéfaits. Des femmes fuient épouvantées dans toutes les directions.

J'avais pu embrasser, toucher mon père, serrer la main de mes frères ; je regardai à terre. Les cadavres de nos amis les plus dévoués gisaient au milieu des chevaux qui se débattaient encore contre la mort. Le duc de Trévise, le général Vèrigny, le colonel Rieussec, quatre gardes nationaux, M. Villatte, une femme, deux hommes du peuple, un enfant, étaient étendus à terre tout de leur long. Ainsi, pour avoir la chance d'arriver à frapper le Roi, l'assassin n'avait pas reculé devant la certitude de frapper tant de victimes. Et le massacre comprenait toutes les classes de la société, depuis le maréchal de France jusqu'à l'enfant de l'ouvrier.

Dès que nous parvînmes à dégager le Roi de l'enthousiasme de tout ce qui l'entourait, le cortège reprit sa marche au milieu d'acclamations telles que je n'en ai jamais entendu. Garde nationale, troupes, peuple, c'était à qui témoignerait au Roi son affection et sa joie de le voir sain, sauf et si calme.

Puis nous allâmes nous jeter dans les bras de la Reine. Elle était avec la famille du duc de Trévise au moment où elle apprit tout. Puis alors on nous dit les pertes cruelles que nous avions faites : quatorze morts et vingt blessés. — Outre ceux que je vous ai cités, sont morts le colonel Raffet qui, quoique percé de part en part, eut le courage de courir à cheval sur la maison en arrêtant avec sa main l'hémorragie qui lui faisait perdre ses forces. Puis furent grièvement blessés le général Pelet, le général Heymès, le général Édouard Colbert, le général Blin ; le duc de Broglie eut une balle dans ses habits. Un grand nombre de chevaux furent atteints. Je n'en finirais pas si je devais vous donner tous les détails de cet événement qui souille de sang français, versé par des balles françaises, un jour de fête nationale.

L'élan de la population a été admirable, et le Roi est grand de son attitude d'aujourd'hui. Maintenant, que ceux qui nous gouvernent punissent, mais n'exploitent pas : *justice*, mais point de réaction, voilà mon vœu.

Veillez, madame, excuser ce griffonnage ; je ne sais s'il arrivera à temps à la poste, car il est déjà bien tard, et je n'ai que le temps d'y joindre l'expression et l'hommage de mon respectueux attachement.

FERDINAND-PHILIPPE D'ORLÉANS.

## LVII

A LA DUCHESSE DE TALLEYRAND  
(NÉE PRINCESSE DE COURLANDE)

Tuileries, 25 août 1835.

... Alors probablement les discussions qui nous occupent ici aujourd'hui auront changé de face, et je souhaite que le triomphe<sup>1</sup> que vont remporter les ministres ne soit pas pour eux le prétexte de nouvelles décisions qui, cette fois, seraient d'une tout autre gravité qu'auparavant.

C'est là que me paraît être le danger du moment. Il n'y a pas de doute que les ministres n'obtiennent de la Chambre tout ce qu'ils lui ont demandé. Le discours très remarquable prononcé hier par M. de Broglie a d'ailleurs assuré un succès qui, à mes yeux, n'a jamais été douteux. Mais c'est le jour où les lois seront votées, où cette arme dangereuse sera remise entre les mains du pouvoir, que commencera la difficulté. Ce n'est rien de les avoir fait voter, c'est tout de les exécuter. Saura-t-on suffire à cette lutte de tous instants? Saura-t-on déjouer chaque jour toutes les ruses, résister à toute la té-

1. Les lois de Septembre.

nacité que déploient dans la défense de leurs dernières ressources des hommes poussés à bout et n'ayant plus qu'une seule pensée, qu'un seul but ? Les mauvaises langues prétendent ici qu'il est bien plus difficile de gouverner régulièrement et avec suite que d'emporter d'assaut et à coups de discours des lois nouvelles, lorsqu'on n'exécute même pas celles dont on est déjà armé.

## LVIII

AU PRINCE DE JOINVILLE

Novembre 1835.

Je t'ai promis, mon cher Joinville, de te donner des détails sur la partie maritime de mon voyage, et je viens m'acquitter de ma promesse. J'ai eu à Toulon une superbe fonction maritime, et j'ai été enchanté du vaisseau le *Montebello*, que commande Lasusse. Quoique je n'entende rien à la marine, cependant j'ai été bien frappé de la différence qui existe entre ce magnifique vaisseau et tous les autres que j'ai visités ; j'ai vu en outre le *Nestor*, le *Triton*, l'*Iphigénie* et l'*Artémise* : j'ai mis quatre heures à visiter toute la rade, où j'ai fonctionné dans le grand canot. Le soir, quand j'ai

mon cœur devine tout, comme je suis sûr que le vôtre n'aura pas douté de moi, car on me retrouve toujours, vous le savez, quoique d'ordinaire je sois sec et boutonné.

Les Renier<sup>1</sup> ont été pour nous au delà de tout ce que je pouvais attendre, et ils m'ont ému jusqu'aux larmes, car ils ont été vrais.

Je cours droit à Paris, où je serai dès que je pourrai, car, d'ici là, je ne vis pas. Quand saurai-je quelque chose? C'est trop souffrir.

F. O.

## LXIV

A LA DUCHESSE DE TALLEYRAND  
(NÉE PRINCESSE DE COURLANDE)

Juillet 1836.

C'est à Crémone que j'ai reçu votre lettre, madame, et j'allais y répondre de Milan, lorsque l'horrible nouvelle que j'ai reçue ne m'a laissé d'autre pensée que d'accourir à Paris en toute hâte pour embrasser mon père et placer entre le crime et lui deux poi-

1. L'archiduc Renier, vice-roi de Lombardie et de Vénétie, à la fille duquel on avait songé pour le duc d'Orléans après la rupture des négociations de mariage avec l'archiduchesse Thérèse.



trines de plus <sup>1</sup>. Au milieu de tout ce que ma famille et moi nous avons réciproquement à nous dire, je n'ai pas encore la liberté d'esprit nécessaire pour vous rendre compte de tout ce qui, dans mon voyage, pourrait intéresser l'amitié à laquelle vous m'avez constamment habitué. Mais je suis sûr que vous avez joui des hommages qui, partout, ont été adressés à la position si élevée du Roi, mon père, et au rang où il a su placer la France parmi les nations. L'unanimité de ces suffrages, bien qu'elle ait été empoisonnée par l'humiliation de voir mon pays souillé par un ignoble assassinat, n'en doit pas moins être pour le Roi, à qui ils s'adressent, une compensation à tous ses chagrins et une consolation de la triste vie à laquelle il sera condamné tant que toutes les espérances de bouleversement dans le monde resteront, comme elles le sont aujourd'hui, subordonnées à d'odieux assassinats.

J'ai hâte, madame, de vous parler de monsieur votre fils <sup>2</sup>, mon fidèle compagnon dans ce voyage si important pour moi. J'hésite presque à vous dire jusqu'à quel point mon estime et ma vive amitié se sont accrues, pendant ces deux mois que j'ai passés avec lui et où j'ai pu l'éprouver dans les situations les plus diverses. J'ai pu me convaincre de la parfaite sûreté de son excellent caractère, de son bon

1. On se rappelle que le duc de Nemours accompagnait le duc d'Orléans.

2. Le duc de Valençay, aujourd'hui duc de Talleyrand.

jugement, et aussi de l'attachement sans ostentation qu'il a pour moi et les miens. Ce sont là des qualités fort rares, quoique tout le monde y prétende; je les ai vivement appréciées, et je puis vous assurer qu'il a en moi un ami qui, pour n'être pas démonstratif, n'en est pas moins dévoué.

## LXV

AU GÉNÉRAL SCHRAMM <sup>1</sup>

Compiègne, ce 8 septembre 1836.

Je vous transmets, mon cher général, la lettre par laquelle le général Trézel demande M. de Morny comme officier d'ordonnance <sup>2</sup>. M. de Morny a déjà servi en Afrique, dans l'expédition de Mascara, et ce sera avec plaisir que je verrai le succès du désir exprimé par le commandant de la province de Bône.

Je vous renouvelle, mon cher général, l'assurance de tous mes sentiments pour vous.

Votre affectionné,

FERDINAND-PHILIPPE D'ORLÉANS.

1. Directeur du personnel et des opérations militaires.  
2. Le futur duc de Morny, ministre du second empire.

donner un fils fort et bien portant. Là encore on trouve l'étoile des d'Orléans.

Maintenant que l'enfant est fait, il faut : 1<sup>o</sup> tâcher de le faire vivre longtemps ; 2<sup>o</sup> tâcher de le faire régner un jour. J'y travaillerai de mon mieux.

Hélène va bien et est bien contente. Je sais la part que tu prendras à ceci, car je sais combien tu as l'esprit de famille et combien tu m'aimes. Je te le rends de tout mon cœur.

F. O.

## LXXVIII

A LA DUCHESSE DE TALLEYRAND  
(NÉE PRINCESSE DE COURLANDE)

Tuileries, août 1838.

La naissance de notre fils et tout ce qui s'y rattache a, jusqu'à présent, fort bien réussi et a été accueilli avec faveur par l'opinion publique. Espérons que l'on ne viendra pas gâter ce bon résultat en voulant faire trop bien. Nous n'avons eu que trop d'occasions depuis quelques années d'avoir autour de nous des empressés qui nous faisaient jouer le rôle de l'amateur de jardins dont parle La Fontaine.

## LXXX

A LA DUCHESSE DE TALLEYRAND

29 janvier 1839.

Je n'ai pas eu jusqu'à aujourd'hui, madame, la force de toucher une plume, mais je ne puis attendre plus longtemps pour vous remercier de tout mon cœur de l'intérêt si vrai et si vif que vous avez pris à une douleur qui, bien que prévue, n'en a pas moins été un coup accablant<sup>1</sup>. Nous invitons à l'intérêt car nous sommes bien malheureux, et *rien* ne comblera jamais le vide que laisse dans notre intérieur celle que nous pleurons et que parfois je ne puis croire que nous ne reverrons jamais. Sa mort nous a appris que nous perdons encore plus que nous ne croyions, et je sens par ce que j'éprouve que je n'avais jamais encore eu de chagrin réel, car je ne comprenais pas qu'on pût souffrir autant. Et qu'est-ce que ce doit être pour la malheureuse Reine!...

F. O.

1. Il s'agit de la princesse Marie, mariée au duc Alexandre de Wurtemberg, et morte à Pise le 2 janvier 1839.

## CVII

A LA DUCHESSE DE TALLEYRAND  
(NÉE PRINCESSE DE COURLANDE)

Compiègne, 30 septembre 1840.

Le dévouement, comme tous les sentiments du cœur, s'éprouve plus fortement sur la brèche et pendant la lutte qu'au milieu des jouissances et de l'oisiveté...

Vous m'avez trop habitué à compter sur votre intérêt pour que, de mon côté, je ne croie pas que vous vous associerez, de loin comme de près, aux phases du combat où nous sommes si étroitement et si profondément engagés. Votre absence sera longue dans un temps où tout passe excepté le danger et l'attachement. A votre retour, il y aura beaucoup de terrain de gagné ou de perdu, selon que nous recevrons avec inertie un choc inévitable ou que nous irons résolument au-devant pour briser la lime qui finirait par nous ronger si nous continuions à être paralytiques et stériles. Bien qu'à regret, je renonce, madame, à parler avec vous de cette situation à laquelle nos forces et notre énergie sauront être mesurées, et à laquelle un certain danger imprime un caractère de gravité qui a son charme dans ce temps de mesquinerie et d'abaisse-

ment universel. Mais je crois qu'une lettre est un cadre trop insuffisant pour de tels sujets et je me borne à vous prier d'agréer, madame, le nouvel hommage...

## CVIII

AU MARÉCHAL SOULT

Saint-Cloud, 1<sup>er</sup> octobre 1840.

C'est vous qui, le premier, mon cher maréchal, avez proposé l'introduction dans l'armée de corps munis de fusils de précision, et votre rapport de 1833 sur la réserve, en traitant de la création des francs-tireurs a fait faire un grand pas à cette importante question. Ce sont vos idées qui ont servi de bases à la lettre que je viens d'écrire au ministre de la guerre <sup>1</sup>, en le remerciant de la mission qu'il m'a confiée et en lui exposant quelles me semblent devoir être les conditions de cette formation nouvelle. C'est là ce qui m'enhardit à vous en adresser une copie, et je serais bien heureux si les développements que j'ai cherché à donner aux principes posés par vous recevaient votre approbation et concordaient avec vos vues.

Désirant vivement ne pas rester oisif au milieu du grand armement qui s'exécute, j'ai sollicité la mis-

1. Le général Despans-Cubières.

se reporte vers toi ma chère Louise, et te dit : La protection qui entoure le Roi a encore veillé sur lui dans cette circonstance critique ; que l'amertume profonde du moment soit au moins compensée par la confiance de l'avenir !

Cet événement va exercer une influence considérable sur l'état des esprits en France et à l'étranger. J'aurais bien à t'en dire sur ce point, mais je suis tout entier à l'émotion de savoir le Roi sain et sauf. Qui peut souffrir plus que moi dans ces affreux moments ?

Adieu, tout à toi de cœur et d'âme ; il semble que lorsqu'on est ainsi remué, on aime encore plus ceux qui nous sont chers. Présente mes hommages et mes amitiés à ton excellent mari, et embrasse les enfants pour moi. Puissent-ils avoir moins d'épreuves que nous !

F. O.

## CX

▲ LA DUCHESSE DE TALLEYRAND  
(NÉE PRINCESSE DE COURLANDE)

Saint-Omer, 3 novembre 1840.

. . . . . Chaque jour, en me révélant davantage la vanité de bien des illusions, m'attache plus vivement à ce que je sais être sûr, réel et éprouvé ;

chaque jour aussi, en soumettant à de nouvelles épreuves une vie aussi agitée que la mienne, donne plus de valeur aux seules compensations que (en dehors de l'estime de moi, de mon bonheur domestique et du triomphe de mes croyances) je puisse espérer à l'amertume de ma carrière.

Depuis quelque temps, les chagrins ne m'ont point laissé de repos. Les angoisses sans cesse renaissantes et de tous les instants que commandent la fureur des partis contre le Roi, la santé bien compromise de mon enfant et la situation politique de mon pays, ne m'ont pas quitté un seul instant. Profondément atteint dans mes affections privées et dans mes convictions politiques, menacé dans la source de mon bonheur intérieur, froissé dans mes sentiments pour ma patrie, j'ai eu de mauvais jours à passer, et l'avenir, même le plus prochain, ne me semble pas devoir dissiper mes inquiétudes. Mais la conscience d'avoir rempli tous mes devoirs et la volonté de continuer à les remplir *tous*, en plaçant en première ligne ceux que j'ai à l'égard du Roi, seront pour moi une consolation réelle.

Je vous demanderais pardon, madame, de vous parler avec cet abandon, si je ne m'y sentais autorisé par votre bienveillante amitié. . . . .